

Ent'deux joints

Jean-François Poupart, *Nietzsche on the Beach*, accompagné d'enluminures au stylo à bille de Nicolas Vigneau, coll. « Poètes de Brousses », Montréal, Les Intouchables, 1999, 88 p.

Denis Vanier, *Le baptême de Judas*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 72 p.

Francis Catalano, *Romamor*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. « Poésie », 1999, 92 p.

Hugues Corriveau

Numéro 96, hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37493ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1999). Compte rendu de [Ent'deux joints / Jean-François Poupart, *Nietzsche on the Beach*, accompagné d'enluminures au stylo à bille de Nicolas Vigneau, coll. « Poètes de Brousses », Montréal, Les Intouchables, 1999, 88 p. / Denis Vanier, *Le baptême de Judas*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 72 p. / Francis Catalano, *Romamor*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. « Poésie », 1999, 92 p.] *Lettres québécoises*, (96), 36–37.

Jean-François Poupart, *Nietzsche on the Beach*, accompagné d'enluminures au stylo à bille de Nicolas Vigneau, coll. « Poètes de Brousses », Montréal, *Les Intouchables*, 1999, 88 p., 14,95 \$.

Denis Vanier, *Le baptême de Judas*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 72 p., 12,95 \$.

Francis Catalano, *Romamor*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. « Poésie », 1999, 92 p., 10 \$.

Ent'deux joints

Tant va le « pote » au feu qu'à la fin il se consume.



POÉSIE
Hugues Corriveau

Ô ! SORT CRUEL ! QU'AI-JE FAIT, SEIGNEUR, pour mériter cela ?

« Poteries »

Moi qui croyais tenir ici une chronique de poésie, me voilà devant une œuvre qui prétend au titre de « poteries » et non de poésie ! Qu'y puis-je ? On a beau associer Nietzsche à son travail, on a beau évoquer par son titre Philip Glass et son *Einstein on the Beach*, on a ben beau... quand c'est indigent, ce l'est... et ce n'est pas la critique qui peut y changer quoi que ce soit. D'abord, avouons-le tout net, les illustrations

(et le mot « enluminure » n'arrange rien) d'inspiration gothique, vaguement « débilado », en tout cas « ping-pong-junk-punk » comme dirait l'autre, sont d'une laideur tonitruante. Créant ainsi l'effet repoussoir désiré, ce livre est d'une redoutable hideur. N'y touchons pas ! Cette « poterie » dessinée tient de l'artisanat pratiqué par un écolier qui s'ennuie... Mais qu'en est-il de la poterie écrite, alors ? C'est parfois glaireux, comme ce qu'écrit quiconque décide de vomir de lassitude sur l'existential ennui des bourgeois... (on a tellement donné à ce propos qu'on se demande bien ce que Poupart en a à piper ici). Ce dernier s'adonne au

« jeu avachissant qu'on nomme poésie » (« Nietzsche on the Beach », p. 11), et on se demande pourquoi... :

*Narghilé bouka kif nô j'aime les mots inutiles
parce que les objets sont des choses
qui chavirent dans le non-sens des mots
mais personne ici ne semble s'en apercevoir
et dire qu'on fait des festivals de mots !*

(« La béatitude de l'homme objet », p. 15)

Bon, on aura compris que seul M. Poupart détient la vérité, qu'il a aussi le jugement facile, la révolte à l'avenant, et l'insupportable habitude de vouloir moraliser et faire la leçon au mauvais peuple dont il ne veut pas faire partie. Ça me tombe souverainement sur les nerfs... « et nous savons tous que les images sont des grosses putes / et que le concept est

une idéation du néant... » (*ibid.*, p. 16) Ben oui, ben oui : « Mon ami vous souffrez de poétose aiguë » (*ibid.*) ! Seul le poème intitulé « Gai savoir » vaut en fait le détour. Poupart prouve alors qu'il est poète, que ses petites crises contre la société bedonnante qui aime les plages, on n'en a pas grand-chose à faire. J'aime infiniment mieux qu'il me parle « des pêcheurs [qui] dérivent sur un bloc de glace / [alors que] la débâcle précoce les a surpris dans leur avidité » (« Gai savoir », p. 27) ! Qu'ai-je à penser de cette déclaration : « par les instances pontifiantes de notre belle Kulture / voici mon doux baiser sur vos joues chérubines » (« Splendeurs de l'informe », p. 43) ? Rien, sinon que c'est bien désolant qu'on puisse abattre autant d'arbres inutilement ! Il y a pire, car au détour on rencontre « l'être nouveau [qui] est un homme énorme / [qui] se couche avec toutes ses croyances / et devient enfin une piste d'atterrissage / pour les navires extraterrestres » (« Panthéisme et crème solaire », p. 41-42), mais aussi on surprend « à la ronde des montreuses menstruées / qui éternuent dans la soupe aux oignons » (« L'antéchrist », p. 47). Trêves, en effet, ce sont « des poèmes qui ne guérissent pas », (« Enfin un poème d'amour », p. 76).

Vanier, toujours vivant

Mais oui, encore lui avec sa dose de révolte, ses mots flambant nus, ses coups de gueule et sa nouvelle tendresse. Voici Vanier, l'inconsolé de la vie, le montreur de détresse qui parvient, de livre en livre, à cheminer dans l'exaspération de ses déveines, de ses nostalgies, de ses morsures à vif dans ce qui trouble la beauté du monde. Voici encore Vanier, l'écorché et le malade de vivre, celui qui donne aux mots le tranchant, l'acéré, le mortel assommoir. Il le dit bien franchement dans « L'humidité » : « Je suis content de redevenir violent / j'étais mort de tendresse, / mais tu es si laide. » La détresse surréalisante de cette poésie a de quoi faire frémir, et en cela, la fonction de la poésie retrouve tous ses droits, ses menaces, son pouvoir de déstabiliser le réel :

*Laver sa mère sale
quand elle avorte
de chiennes angéliques,*



comme on lèche les roses
avant la pénétration

(« Le respect de soi », p. 20)

La brutalité de cette poésie confine à la supplique, à une manière insistante de résister. Vanier se débat avec le tremblement du souffle, avec cette frénésie de toucher terre : « l'auteur est-il même humain / d'ainsi vendre tout son amour » (« Rentre et oublie », p. 21). « Je tuerais le chien de mon cœur / dans l'hiver de tes lèvres », dit-il encore dans « Quand la musique est laide », et c'est bien le drame de ces textes toujours au bord d'éclater dans le non-dit, dans l'intraduisible agonie du sens obvie. « Je ne serai jamais ce que tu veux : / un doux rendez-vous avec l'harmonie » (« Acculé au mur », p. 45), et c'est tant mieux, aurait-on le goût de dire au poète parce qu'il « faut pardonner à la beauté / comme à un chien / qui mord en pleurant. » (« La vie privée », p. 62) Ces textes vitupèrent, jettent au feu les bons usages, mais trouvent un chemin vers l'intérieur, en fouissant là où peu d'autres savent aller : « laisse-moi à la porte / dormir sur les journaux et les lettres // j'aime les mots / ils sont ailleurs » (« Demain sera un feu de forêt », p. 63). Et le lecteur se tient tout près de la porte pour lire les poèmes de la nuit, de ce côté des choses noires qui tendent à ouvrir l'agonie.

L'Italie comme dans les chansons

Francis Catalano aime l'Italie, et la poésie, son recueil en témoigne, se fait passage de mots, transition et voyageage du texte écrit au musée inachevé, inachevable qu'est tout entier ce pays de pierres et de sculptures. Le poète a donc écrit son *Romamor* avec l'effusion raffinée de quelqu'un qui sait y vivre et en parler, qui s'est imprégné des lieux pour en traduire la transpiration, l'émoi et le don. Son recueil est de ceux qu'on prend lentement, poème après poème, en en suivant et le rythme

et l'itinéraire. Poésie voyageuse qui fait du vers le lieu d'embarquement, qui fait des places romaines le lieu de l'évasion. « À l'arrêt j'attends, muet / que s'immobilise une phrase pour y monter » (« Les premiers plans », p. 21), et c'est alors que les réminiscences de Rome ou de Venise viennent habiter le lecteur, lui aussi passionné des bruits de pierre sous les roues, du soleil accablant des places sans eau, du bruit sec de l'air quand un chien aboie dans la cour de l'hôtel. Catalano nous invite à bien autre chose qu'à une lecture touristique de l'Italie, il nous convie à entrer dans sa poésie comme en une traduction écrite des sensations, plan par plan. Pour cela, il faut monter avec lui dans l'express Rome-Venise

et voir défiler « une succession de présence-absence / qui file, plane, fonce » (« Repoussoirs », p. 39), afin de se regarder dans la glace devant le paysage qui fuit et d'apercevoir tout à coup son propre reflet comme un tableau du Tintoret, du Titien, de Carpaccio. Catalano sait dire cela qui vibre dans l'air du temps italien, par-dérrière ce qui se cache dans les brumes hâtives :

Derrière les murs il est des murs
et derrière encore
un réseau d'aqueducs anciens.

Durant la nuit l'eau a dormi,
détenu croupissant
écroulé dans des coudes et des raccords.
J'ai ouvert le robinet, levier
libérateur et avec les mains mises en coquille,
ses dix fossiles pétrifiés,
j'ai recueilli le jet, arrosé
le visage qui a éclos.

(« Les premiers plans », p. 14)

L'heure de se lever à Rome a quelque chose de magique, comme ici quand l'être de pierre sort de sa rigidité, « tandis qu'alentour il dépleut / au grand désarroi des fleurs » (*ibid.*, p. 29). Le lecteur est en attente, passe ailleurs et va son chemin de ronde autour des mondes qui s'échappent des textes, « ses pensées / irréversiblement / tournées vers le pont-poème » (*ibid.*, p. 33). On marche, on lit, on écrit aussi parfois et « au sortir d'une église / il est fréquent que l'intensité du jour / soit vive, si vive, qu'elle fasse violence » (« Traction et distractions », p. 75).

Ce recueil est un appel au voyage, une sorte de mise en jeu de l'étrangeté solaire d'un pays de mer. Il faut sans doute y venir avec d'infinies précautions, et trouver là, comme en tout séjour lointain, du bon comme du moins bon.



Francis
Catalano



Le Sabord
revue de création littéraire et visuelle

portraits

ORLAN
RENÉ FUNK
DANY LERICHE
JEAN-PAUL DAoust
et plusieurs autres
se dévoilent dans
ce 53^e numéro

• EN KIOSQUE
• AUX ÉDITIONS ART LE SABORD
(819) 375-6223
art@lesabord.qc.ca

DÈS LA MI-SEPTEMBRE

Dany Leriche - Sophie Frenette (dessin), 1998, 116x70 cm, encre couleur, feutre